

UN SEUL AVION SUR PARIS. — LES ITALIENS PASSÉS EN REVUE EN FRANCE

EXCELSIOR

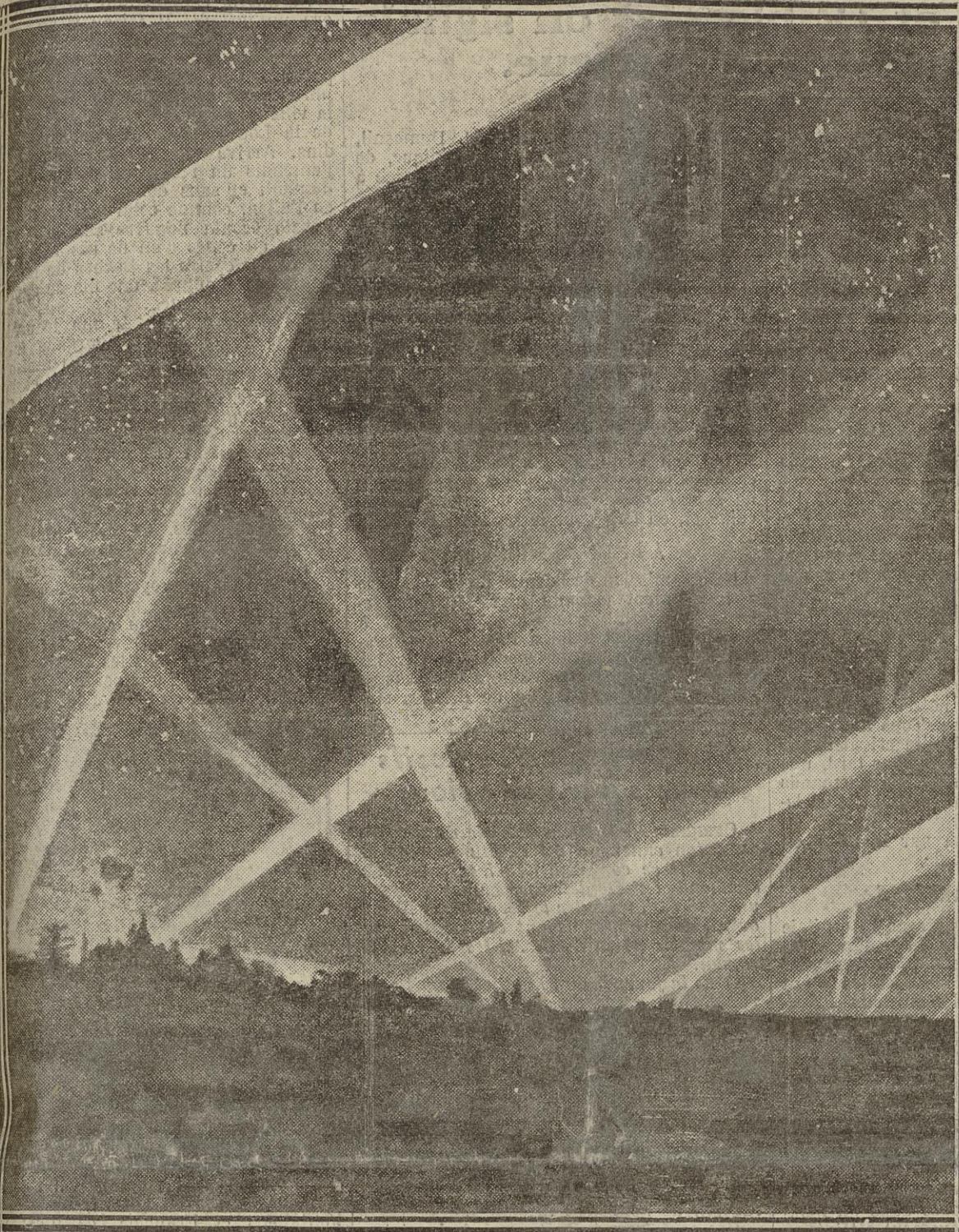
9^e Année. — N° 2.747. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Vendredi
24
MAI
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Étranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tél. : Cpt. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

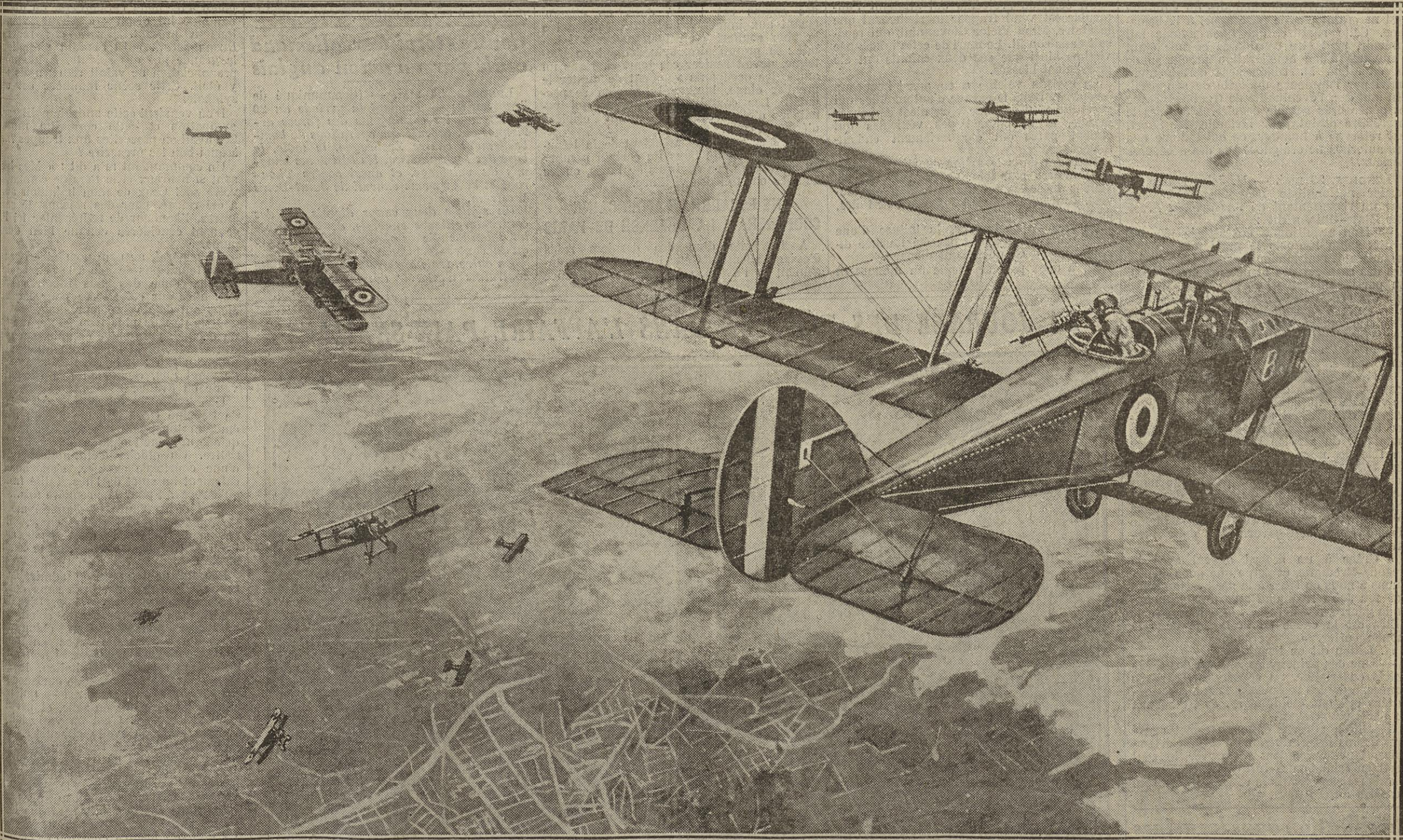
LA DÉFENSE DE PARIS CONTRE LES GOTHAS



LES PROJECTEURS FOUILLANT LE CIEL



UN GOTHA ABATTU PAR UN DES NOTRES



UN VIOLENT COMBAT ENGAGÉ ENTRE UNE ESCADRILLE D'AVIONS ENNEMIS ET UNE DE NOS ESCADRILLES

Par deux fois, à une heure d'intervalle, dans la nuit du 22 au 23, des avions allemands ont tenté un nouveau raid sur Paris, mais nos postes de guet veillaient et ont déclenché de très violents barrages d'artillerie. Un seul appareil a pu franchir le cercle de fer et de feu et atteindre la capitale. Hardiment pourchassé par une de nos escadrilles de chasse,

il s'est efforcé de lâcher ses bombes et s'est efforcé de regagner ses lignes au plus vite. Le mal causé par l'aviateur a été moins considérable qu'on n'aurait pu le craindre. On signale, à Paris, un mort et douze blessés, et quelques victimes en banlieue. Quant au but de nos ennemis — ils l'avaient dans leur « radio » d'hier — c'était bien la capitale.

L'ATTENTE de l'offensive ennemie se prolonge encore

Les Allemands ont terminé leurs préparatifs. Leur lenteur a été en action signifie évidemment que tout ne fonctionne pas à leur souhait dans la machine.

Encore une journée d'expectative, sans autre incident que les habituels coups de main. Nous savons cependant que l'offensive allemande est complètement prête depuis plusieurs jours, en ce qui concerne du moins les préparatifs matériels : rassemblements d'hommes et dépôts de munitions, réserves, voies d'accès et de ravitaillement. Et voici justement que la période de beau temps, éminemment favorable aux grandes opérations, paraît se terminer. D'autre part, l'ennemi ne peut ignorer que chaque jour augmente nos forces.

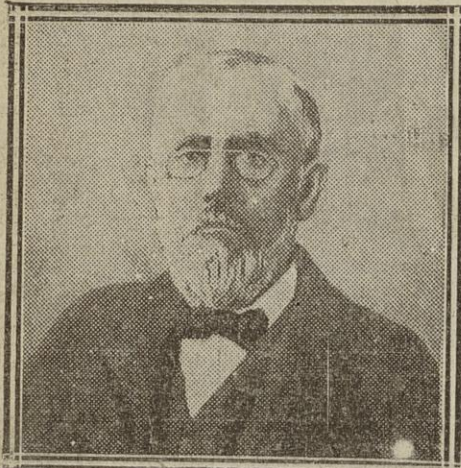
Cette lenteur à entrer en action signifie évidemment que tout ne marche pas encore à souhait dans la machine. Où est le frottement ? Où le défaut de réglage ? Nous ne pouvons le dire. L'événement le montrera bientôt. Déjà l'indice est favorable.

L'empressement que les aviateurs allemands ont mis, la nuit dernière, à virer de bord devant nos tirs de barrage est un autre symptôme de bon augure. Car ils avaient bien, cette fois, l'ordre de bombarder Paris, et la preuve, c'est qu'ils prétendent l'avoir exécuté.

Jean VILLARS.

PACIFICATION EN IRLANDE

Les nationalistes se séparent
des sinn-feiners.



M. JOHN DILLON.

Les nouvelles d'Irlande sont satisfaisantes : l'acte d'urgence de lord French a produit un effet salutaire, en montrant aux Irlandais patriotes mais loyalistes qu'ils s'engageaient, à la suite des sinn-feiners, dans la voie de la trahison. La déclaration de M. John Dillon rejetée catégoriquement toute espèce de solidarité entre le grand parti constitutionnel du nationalisme irlandais et le parti révolutionnaire du sinn-fein qui ne craint pas de faire appel à l'Allemagne. Cette rupture, que nous avions fait prévoir, peut être considérée comme étant l'annonce d'une amélioration prochaine de la situation. M. Dillon sera certainement suivi par l'immense majorité de son parti. En tout cas, l'éventualité de troubles graves et généralisés semble écartée. D'ailleurs le secrétaire d'Etat pour l'Irlande, M. Short, est retourné à Londres, ce qui indique que les autorités ne craignent pas des désordres sérieux.

LONDRES, 23 mai. — M. John Dillon, le leader nationaliste irlandais, interviewé par un représentant de l'Associated Press des Etats-Unis, a dit :
— Mon attention a été attirée par les bruits selon lesquels le parti nationaliste irlandais et moi aurions adopté les méthodes des sinn-feiners et nous serions joints au parti sinn-feiner.

« Ces bruits sont absolument faux et dénués de tout fondement. Loin de là, je suis plus que jamais convaincu que la politique des sinn-feiners est mauvaise, folle, et qu'elle doit se terminer par un échec et un désastre.

« Même pendant les trois dernières semaines, au cours des conférences à l'hôtel de ville de Dublin, alors que les chefs sinn-feiners coopéraient avec nous pour résister à l'application, par le Parlement britannique, du service militaire obligatoire en Irlande, nous avons refusé d'accepter une trêve à la lutte des partis, et ils ont continué à nous attaquer parce que nous persistions à croire à l'efficacité des méthodes constitutionnelles, parce que nous avons en vue un accord basé sur la pleine liberté et le self-government pour l'Irlande.

« Grâce à un accord amical avec la Grande-Bretagne, et parce que nous continuons à nous en tenir à la déclaration faite par feu John Redmond au commencement de la guerre, nous croyons que la cause des Alliés est la cause de la liberté dans le monde entier.

M. Dillon dit en terminant :
— Une des principales sources des difficultés en Irlande, au cours des dernières années, a été les ressources financières illimitées qui ont été fournies de New-York au parti sinn-feiner.

M. Dillon adresse donc un appel pressant à tous les Américains d'origine irlandaise, leur demandant d'appuyer le seul parti en Irlande qui lutte pour la liberté irlandaise sans trahir la cause de la liberté dans les autres pays.

La situation dans les usines

Le groupe socialiste a entendu, hier matin, une délégation de la fédération des métaux qu'accompagnait M. Merheim. Il s'est occupé de la situation faite, en général, aux ouvriers métallurgistes et, en particulier, à ceux de certains centres de province. Il a examiné aussi les diverses revendications présentées.

DEUX ATTAQUES AÉRIENNES SUR PARIS DANS LA MÊME NUIT

30 GOTHAS VOULAIENT BOMBARDER LA CAPITALE

LE RADIO ALLEMAND L'AVOUE

MAIS UN SEUL PARVINT AU BUT QUE TOUS SE PROPOSAIENT

Notre défense aérienne les a empêchés de passer

A Paris on compte 1 mort et 12 blessés ; on signale aussi quelques victimes dans la banlieue.

L'avant-dernière nuit, à Paris, fut particulièrement mouvementée. Jusqu'à l'aube, les Parisiens ont été tenus sur pied par une furieuse canonnade. Une première alerte fut donnée à 23 h. 30. Trois quarts d'heure plus tard, elle prenait fin : il était minuit 12 exactement.

A 1 h. 25, nouvelle alerte, qui durait jusqu'à 3 h. 30.

Lors de la première, aucun avion ne franchissait les tirs de barrage protégeant la capitale.

Lors de la seconde, un seul appareil ennemi parvenait à survoler Paris. Il lançait quelques bombes. Au total : un mort, douze blessés.

Quel était le but des Allemands ? Les voies ferrées, la grande banlieue ou Paris même ?

Il ne saurait y avoir aucun doute à ce sujet. Le « radio » de nos ennemis, daté du jeudi 23 mai, 13 h. 50, s'exprime en effet ainsi :

« Paris a été bombardé par nos aviateurs. »

Trente avions avaient pris l'air pour venir bombarder Paris. Grâce à l'activité de notre D. C. A., un seul a pu atteindre l'objectif proposé. C'est un fait. Il est tout à l'honneur de notre défense aérienne, et Paris ne saurait se plaindre du tumulte qui, jusqu'au petit jour, l'a tenu éveillé.

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL

Voici le communiqué qui était transmis à la presse, hier, à onze heures du matin :

Les avions allemands qui ont pris part au second raid de cette nuit étaient au nombre d'une trentaine.

Ils se sont heurtés aux puissants tirs de barrage de nos postes d'artillerie conjugués avec l'action des escadrilles de la défense dont 54 avions ont pris l'air.

Un seul appareil ennemi est parvenu sur la capitale. Il a lancé quelques bombes.

On signale un mort et douze blessés.

Un certain nombre de bombes ont été jetées sur des localités de la banlieue. Il y a quelques victimes.

LES EFFETS DU RAID

En traversant un hall, une torpille a provoqué le bris de nombreuses vitres. Deux jeunes dames télégraphistes — qui travaillaient à 20 mètres du point de chute — n'en restèrent pas moins à leur poste. A quelques mètres de là, un baraquement en planches a été pulvérisé.

Une bombe a également détruit les deux étages supérieurs d'un immeuble.

Un éclat du projectile qui atteignit l'immeuble est venu frapper mortellement une locataire, Mme Victor Giovannini, qui reposait dans son lit. Le mari de cette infortunée victime ainsi que ses deux enfants ont été grièvement blessés.

La maison voisine a eu aussi beaucoup à souffrir. Dans le garage d'automobiles qui y est adossé, une vitre n'est demeurée intacte, et la plupart des véhicules qui étaient garés ont été fortement endommagés.

Toujours dans le même quartier, à quelques mètres plus loin, un hangar plein de vieilles boîtes de conserves a été touché. Tout autour gisent des débris de tôle, de vitres et de bois.

En face de ce hangar, la toiture d'une école, bien que n'ayant pas été touchée directement, a complètement disparu.

Et, à deux pas, se dresse un monument

sur lequel, par une ironie cruelle, se détache cette inscription gravée dans la pierre : « Le droit humain ».

UN BÉBÉ LÉGÈREMENT ATTEINT

Une bombe, affirmait-on, était tombée dans un quartier de la périphérie de Paris.

Renseignements pris, il ne s'agissait que d'un éclat provenant d'un obus tiré par nos canons antiaériens. Cet éclat a crevé le toit et s'est arrêté dans une chambre du sixième étage où un jeune enfant, couché dans un berceau, n'a été atteint que très légèrement.

LES COMBATS D'AVIONS

Ceux dont la curiosité l'emportait sur la prudence, et qui, au lieu de se tenir à l'abri dans les caves, interrogeaient les nues que zébraient les explosions provoquées par les batteries de notre D. C. A., vécurent des minutes d'intense émotion. A 2 h. 50, l'un des gothas fut pris dans le réseau des projecteurs, et on vit pendant quelques instants le duel pathétique de l'oiseau noir et de la lumière. Virant de bord brusquement et se laissant tomber dans le vide, le pilote de l'appareil ennemi pouvait se croire hors de ce piège éclatant lorsqu'il fut attaqué par deux des nôtres qui le poursuivirent à la mitrailleuse. Tous les détails de cette chasse émouvante s'inscrivaient sur un ciel d'une extrême clarté. Plus tard, une rencontre entre plusieurs avions allemands et français se déroula, non moins visiblement.

Le combat se termina par la mise en fuite de l'escadrille ennemie.

DANS LA BANLIEUE

N'ayant pas réussi à arroser la capitale des projectiles qui lui étaient destinés, les bombardiers ennemis, avant de regagner leurs lignes, s'en sont délectés en les jetant au hasard sur les agglomérations survolées à leur retour.

Dans une de ces localités, on compte six morts : les époux Mottelet, leurs trois fils, âgés de 14 à 18 ans, Mme Leriche, et cinq blessés : Mlle Leriche, âgée de 6 ans ; M. Mottelet, fils, 28 ans, réformé et rapatrié d'Allemagne ; M. et Mme Olivier, etc. Mme Hamouy. Des immeubles ont été détruits.

Les vitraux de l'église ont été pulvérisés. Une religieuse, sœur Solange, qui donnait des soins à des blessés dans un hôpital, a été à son tour grièvement atteinte.

Une autre localité, celle-là sise dans la grande banlieue, a reçu quatre torpilles qui ont causé des dégâts matériels importants, mais il n'y a pas eu de victime. Un des engins est tombé dans un champ.

Quant aux immeubles atteints, celui qui a le plus souffert était heureusement inhabité : la propriétaire, actuellement en Bretagne, devait rentrer ces jours-ci. Dans un autre, les occupants venaient de quitter le premier étage, lorsque l'explosion se produisit. Les chambres à coucher qui venaient d'être évacuées furent criblées d'éclats d'obus.

Dès hier matin, le président de la République s'est rendu dans un certain nombre de communes des environs de Paris, où les bombes ont fait des victimes.

UNE ESCADRILLE AMÉRICAINE COOPÈRERA À LA DÉFENSE DE PARIS

A la suite d'un des derniers raids d'avions allemands sur Paris, le commandement de l'aviation américaine en France

avait spontanément offert à M. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique, de faire participer une escadrille américaine à la défense de la capitale.

Cette offre généreuse a reçu aujourd'hui une exécution complète : une escadrille américaine, recrutée avec le plus grand soin et composée de pilotes choisis parmi les meilleurs, assure la défense aérienne de Paris de concert avec nos vaillants aviateurs. Cette nouvelle collaboration ressera plus encore les liens déjà si étroits qui unissent l'aviation américaine à l'aviation française en même temps qu'elle rendra plus efficace encore la protection de la capitale, dont la sécurité et l'intégrité absolues ne peuvent être, selon les belles paroles d'un des chefs de l'aviation américaine, plus nécessaires à la France qu'elles ne sont essentielles pour la nation américaine et, en fait, pour le monde civilisé.

AU PALAIS-BOURBON

La commission de l'armée de la Chambre a longuement entendu hier M. Jacques-Louis Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique, qui lui a fourni les renseignements les plus circonstanciés sur les derniers raids d'avions dans la région parisienne et sur les moyens de défense employés.

58.000 kilos d'explosifs lancés par nos avions

OFFICIEL. — Dans la journée du 20 mai, un avion ennemi a été abattu en combat aérien. Il est confirmé que huit appareils allemands ont été détruits par nos pilotes : un le 13 mai, un autre le 16, et six le 19. En outre, deux appareils ont été abattus par les moyens de la D. C. A., les 20 mai et 21 mai.

Dans la journée du 20 mai et la nuit suivante, nos escadrilles de bombardement ont lancé dix-sept mille kilos de projectiles sur la région de Saint-Quentin, Noyon, Tergnier, sur les gares de Péronne, Roisiers, Nèstes et le terrain d'aviation de Villers-Cotteret. Deux grands incendies suivis d'explosions ont été constatés à Saint-Quentin et à Nèstes.

Dans la journée du 21 et dans la nuit du 21 au 22, nos avions ont jeté trente mille kilos de bombes sur les mêmes régions, causant de nouveaux incendies.

Des canonnements et gares de la région de La Ville-aux-Bois, Hirson, Le Cateau, Aulnoye, etc. ont reçu, pendant la même période, onze mille kilos d'explosifs.

Des équipages de l'aviation italienne ont pris part à ces expéditions.

Contre-torpilleur allemand coulé par un avion anglais

LONDRES, 23 mai. — (Communiqué de l'Amirauté.) — Pendant la période du 20 au 22 mai les contingents des forces aériennes ont exécuté des opérations de bombardement contre Zeebrugge, le môle, la base des hydravions et les bâtiments ennemis du voisinage, et aussi contre Thourout et l'aérodrome ennemi de Saint-Denis Westm.

On signale deux coups directs sur des contre-torpilleurs ennemis, dont le résultat, selon les clichés photographiques, a été qu'un contre-torpilleur a été coulé.

En outre, trois appareils ennemis ont été contraints d'atterrir désarmés.

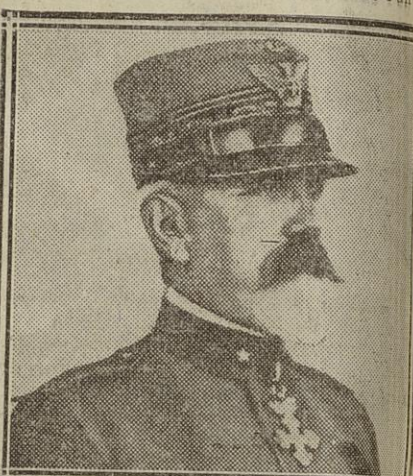
UNE REVUE des troupes italiennes sur notre front

Splendides d'allégresse et de légèreté d'aspect agile et dur en leur tenue gris-vert et sous leur bourguignotte couleur de caillou, nos alliés défilent longuement.

Ai-je fait un voyage en Italie ? En un rêve ? Me trouvais-je soudain transporté sur la belle terre où résonne le staccato de la chaudière ?
Durant la chaude nuit de mardi, à un instant, il faisait doux, une caressante baignait toutes choses, et la pénombre, la langue italienne s'élevait partout. On entendait des lambeaux de phrases qui évoquaient la ville de la ville du Dôme, la ville des Doges, la de la Louve, leurs fontaines et leurs dîners. Arrivé sur le bord d'une rivière, j'entendis un rossignol qui chantait doucement, et sans doute, lui aussi, en italien, comme celui que Gabriele d'Annunzio écouta naguère sur la terre dente, au cours d'un de ses raids les plus audacieux contre les Boches de l'Albanie, tout auprès, une file de cyprès se prolongeait sur la rive...

Et pourtant, non. Je me trouvais chez nous, dans une bourgade française, j'avais vu tout à l'heure nos maisons, les toits pointus, l'église gothique et la provinciale. Le rossignol ? Mais, au fait, la campagne en est pleine au mois de mai, et c'était des peupliers, je le savais, qui paraissaient des cyprès sous la jerrais seulement dans la petite clarté de centre aux troupes italiennes voyées en France — de magnifiques troupes combattantes, de vrais et beaux dais, entraînés par trois ans de guerre, non des travailleurs à peine militaires comme nous en voyons depuis longtemps à la.

Cependant, l'illusion était grande, tous ces uniformes gris-vert qui emplissaient les rues, entrant dans les boutiques ou tant de maisons : une petite ville de l'arrière-pensée ! C'est qu'ils avaient tous l'air



LE GÉNÉRAL DI ROBILANT

se trouver tellement chez eux, en même affectueuse avec les habitants ! Est-ce qu'il y a vraiment des gens pour s'imaginer qu'Italiens et Français, ce n'est pas la même race ? En trois jours, ces soldats s'habillent, polis et peu bavillards, à qui le sourire est si naturel, avaient conquis leurs hôtes. Il me souvient d'une fille, un jouet avec deux bersagliers. La mère de la bambine lui disait : « Allons, viens, nous allons à présent. Dis à ces messieurs : Buona sera... » Et l'enfant s'appliquait, la grande joie des soldats. Evidemment, la prononciation ne valait rien : mais le cœur y était. Cette scène familière est un vrai symbole.

D'y venaient cette amicale politesse, cette sympathie et cette cordialité mutuelle. Les avait-on prescrites aux troupes ?... Mais à quoi bon les prescrire ?

Un commandant m'a dit : « Mes hommes sont si heureux et si fiers de combattre votre sol ! Ceux de mon bataillon auxiliaire ont été refusés, pour des raisons de santé, autres, l'honneur de représenter ici l'Italie se sont considérés comme bien d'être punis. »

Un général, au nom populaire chez nous ne se tenait pas de joie à la pensée de commander l'une des plus illustres brigades italiennes sur cette terre pour laquelle les siens ont déjà versé leur sang.

— Je ne suis plus trop jeune, me confiait un colonel, j'ai quatre enfants. On me laisse inactif, et la guerre commençait à peser un peu : mais j'ai retrouvé mon âme de vingt ans, quand on m'a désigné pour venir en France !

Une infirmière de race illustre, la sœur de Peppino Garibaldi, me parlait avec une émotion touchante des femmes françaises qu'elle apprendait chaque jour à mieux connaître. Un officier d'état-major, lui-même d'une courtoisie exquise, s'exprimait avec un catemement au sujet de l'hospitalité française, qu'il recevait pour la première fois...

Tant de confiance et d'amitié me faisaient profondément battre le cœur, il faut l'avouer... Mais que ne fut-ce pas, au spectacle inoubliable de la revue, le lendemain matin !

Elle fut de tous points admirable, cette revue que, par coquetterie sans doute, les chefs déclarent improvisée. Dieu le voit, mais, d'ailleurs, car le soleil, le ciel, la plaine immense, tout éblouissait. À perte de vue, les troupes en uniformes gris-vert étaient massées. On n'attendait plus que le grand chef italien, le général Di Robilant — il ressemble curieusement à feu Mgr le duc de Chartres — qui parut à l'heure dite, se mit en selle, et partit avec toute son escorte. C'est un vrai plaisir que de considérer la svelte silhouette, l'air de jeunesse, et du reste l'âge peu élevé de tous ces commandants de trente ans, et de ces généraux qui, souvent, n'en ont pas cinquante. Fréquemment des états-majors ainsi composés ont fait les plus grandes choses.

La revue commença. Après que le général eut passé sur le front de ses troupes — il y en avait jusqu'à l'horizon — celles-ci se mirent à manœuvrer avec une exactitude saisissante et d'un pas un peu plus lent que le nôtre (m'a-t-il semblé), le défilé commença. Splendides d'allégresse et de légèreté, d'aspect agile et dur en leur tenue gris-vert et sous leurs bourguignottes couleur de

LA JOURNÉE DES TÉMOINS DANS L'AFFAIRE PAIX-SÉAILLES



CINQ DES PRINCIPAUX TÉMOINS DANS LES COULOIRS DU PALAIS DE JUSTICE

Les débats ont continué hier dans le huis clos le plus absolu. Le conseil a commencé l'audition des témoins. Ce furent : Mme Lewis, Mme Brévanne, MM. Dubois, Carrière, Gustave Hervé, Pécaud et Painlevé, avant la suspension d'audience. Ensuite, MM. Buret, Viollette et Daudet. Inutile de dire qu'il est

impossible d'obtenir le moindre renseignement. Quant au jugement, il ne sera pas rendu très vraisemblablement avant demain samedi. Voici, dans les couloirs, et de gauche à droite : le général Sarraïl, MM. Steeg, Viollette, Léon Daudet et le général Cordonnier, ancien commandant de notre armée d'Orient.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

DERNIÈRE HEURE

L'ALLEMAGNE VEUT CONTROLER LE TRANSIBÉRIEN

Nos adversaires se proposent de faire un barrage possible à une marche en avant des Japonais.

L'Allemagne fait plaider, dans une note qui vient de Stockholm et qui paraît écrite sous sa dictée, qu'en prenant le contrôle du Transibérien jusqu'à Irkoutsk elle ne se propose que des objectifs économiques et non politiques ni militaires.

Or, il est facile de se rendre compte qu'en occupant la grande voie de communication de l'Asie orientale jusqu'à Irkoutsk, ville qui est aux mains des maximalistes, l'Allemagne se propose de faire un barrage possible à une marche en avant des Japonais. En outre, on a signalé tous ces temps-ci, à Irkoutsk, de nombreux passages de prisonniers austro-allemands dont beaucoup étaient enrégimentés.

D'autre part, des renseignements concordants permettent de conclure que le pouvoir bolchevik est très affaibli en Russie et traverse une crise sérieuse. Il est donc probable que les Allemands se hâtent de prendre des gages avant que la situation ne soit changée.

"Empire Day"

Les Français célébreront aujourd'hui la fête de la Grande-Bretagne

On célébrera aujourd'hui, dans toute la France, l'Empire Day, fête nationale de l'Empire britannique.

A Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Saint-Etienne, des orateurs diront, dans des conférences publiques, l'effort et le rôle de la Grande-Bretagne au cours de cette guerre.

A Paris, une cérémonie sera célébrée à la Sorbonne, en présence du président de la République, des ministres et des ambassadeurs des puissances alliées. M. Paul Deschanel apportera à l'Angleterre l'hommage de la France; M. Georges Leygues, ministre de la Marine, parlera au nom du gouvernement, et M. Millerand traitera de l'effort naval de notre grande alliée.

Les tickets de pain pour le mois de juin

La distribution des tickets de pain s'effectuera dimanche prochain et lundi, de 8 heures du matin à 8 heures du soir, en échange du coupon n° 1 (juin) de la carte individuelle d'alimentation. Cette distribution aura lieu dans les mêmes sections que précédemment, et il n'a été apporté aucune modification dans les rations attribuées à chaque catégorie.

Les mêmes suppléments restent prévus pour les personnes qui se trouvent placées dans certaines conditions, ou se livrent à des travaux pénibles; les réfugiés allocataires et rapatriés de date récente, les malades, les femmes en état de grossesse, etc. ont, de même, droit à des suppléments variant de 100 à 200 grammes par jour; les cultivateurs des deux sexes peuvent également prétendre à des rations atteignant au total 3, 4 ou 500 grammes. Mais il reste bien entendu que l'on ne saurait considérer comme cultivateurs ceux qui, en dehors de leurs occupations habituelles, travaillent un jardin.

A Paris, les demandes de supplément ne pourront être présentées aux mairies qu'à partir du mardi 28 mai seulement. Les certificats produits à l'appui ne devront pas remonter à une date ultérieure au 20 mai.

L'Italie va fêter le troisième anniversaire de son entrée en guerre

ROME, 23 mai. — La présence du prince de Galles à la manifestation qui aura lieu demain pour commémorer le troisième anniversaire de l'entrée en guerre de l'Italie est longuement commentée par la presse.

LE DERNIER RAID SUR PARIS VU DE LA BANLIEUE

Le récit d'un témoin

Minuit est depuis longtemps dépassé. Il peut être deux heures du matin. De la face à la fois sceptique et débouaillie de la lune tombe une douce et molle clarté qui coule sur les choses en longs reflets d'argent, s'arrondissant par endroits en miroirs blafards. Tout est enveloppé d'une ombre légère à travers laquelle se dessinent confusément les agglomérations suburbaines d'où s'éclatent par places, comme des mâts noirs sur le ciel étamé de bleu, de hautes cheminées d'usines. Pas une lumière ne veille aux fenêtres des maisons. Seuls quelques feux des signaux du chemin de fer s'allument de loin en loin ou forment en certains points, qui doivent être des croisements de voies ferrées, des sortes de quadrilles lumineux. Partout s'étend le pesant repos d'une nuit étouffante que traverse, de temps à autre, le glissement d'un train sur les rails ou le chant grêle et monotone des fils télégraphiques.

Soudain un vrémissement, à peine perceptible d'abord, se fait entendre du fond de la plaine, puis le bruit augmente, s'élargit en un vaste cercle et semble maintenant bourdonner tout près de nos oreilles. Ce sont les goéthes, à n'en pas douter, d'autant plus qu'au même instant une rafale de coups de canon déchire l'air comme un vent d'ouragan. A cette première saive répondent de tous les coins d'autres batteries, tirant à shrapnells. En un moment la voûte céleste se constelle d'étoiles éphémères qui sèment de paillettes d'or l'émail bleu du ciel. Des éclatements de shrapnells encadrent même la lune, puis la couronne d'un sifflement diadème, et sous ce nouvel ornement elle continue de nous envoyer son sourire benoît et comme supérieur aux combats humains.

De minute en minute s'intensifient les tirs de barrage. On dirait un grand orage qui s'est installé sur les environs pour ne plus les quitter. De tous les côtés roulent de tumultueux échos qui se répètent avec un fracas prolongé.

Le bruit des moteurs d'avions devient de plus en plus fort. Il semble que des appareils ont réussi à franchir la première ceinture de la défense. Tout près de Paris surgit une première fleur violette qui éclaire une partie de la banlieue avec la soudaineté d'un défilé de magnésium. Deux autres jaillissent encore successivement, suivies de trois coups qui déchirent l'air et ébranlent douloureusement le sol.

Nos projecteurs commencent à fouiller le ciel, portant leurs faisceaux au-devant des goéthes qui avancent sur Paris. C'est bientôt un mobile entre-croisement de longues bandes de lumière blanche, impalpable, qui promènent à leurs extrémités des ovales étincelants.

Les aviateurs allemands vont atteindre la capitale, lorsque se déclenche un tir de barrage d'une violence inouïe. Le ciel semblerait de gerbes de débris d'un rose violacé, se zèbre de mille traits de feu. Mais l'ennemi est repéré. Il se tient au-dessus d'une voie ferrée, cherchant à percer le rideau du tir de barrage qui lui ferme la route. Toutes nos batteries donnent sans une défaillance, formant un concert aux harmonies fantastiques où les notes sourdes voisinent avec les sons violents. La terre vomit le feu par tous ses pores.

Par moments, l'un d'eux, désespérant de toucher au but, lâche une bombe qui explose avec un déchirement sinistre, puis s'envole à toute vitesse vers son aérodrome. Finalement, un des avions réussit à passer à travers les points aveugles qui trouent la voûte céleste. Mais, malgré tout, les espérances du bombardier allemand ne se réaliseront que bien imparfaitement. Arrivé au-dessus de Paris, mais traqué de toutes parts, il ne songe plus qu'à fuir; après avoir lâché coup sur coup cinq bombes, il file à tire d'aile vers le Nord, tandis que les tirs de barrage se ralentissent et que le jour commence à poindre.

ON INTERPELLE AU SÉNAT SUR LES RESTRICTIONS

Après les déclarations de M. Boret, le débat est clos par le vote d'un ordre du jour de confiance.

M. Victor Boret, ministre du Ravitaillement, a répondu hier, au Sénat, à une interpellation de MM. Chastenet, Monis, Courrègelongue et Thoumens sur la répartition des restrictions et des réquisitions.

Représentants de départements de la région du Sud-Ouest, les interpellateurs se plaignaient surtout de l'inégalité qui règne dans le régime des restrictions :

— Pourquoi, demandait notamment M. Chastenet, a-t-on 300 grammes de pain dans la Gironde, alors que la ration atteint 400 et 500 grammes dans les départements voisins ?

Les explications de M. Boret furent des plus nettes. Le 1^{er} juin, annonça le ministre, la carte de pain fonctionnera sur tout le territoire. Sur la question des trois jours sans viande, il fallait agir vite pour permettre aux agriculteurs de se défendre contre les tentations du commerce et pour éviter le retour d'erreurs antérieures.

M. Boret promit qu'il tiendrait le plus grand compte des suggestions de M. Jérouville et qu'il demanderait au Parlement des mesures nouvelles si la législation existante apparaissait insuffisante.

— Il importe au plus haut point, dit-il, de comprimer la cherté de la vie. J'ai envisagé la fixation de prix raisonnables pour la viande, avec l'intervention des municipalités. Pour les autres produits, les détaillants seront obligés de faire connaître ostensiblement les prix de vente; si les écarts entre les prix paraissent excessifs, ils devront justifier leurs prix et des instructions pourront être émises.

— Beaucoup de personnes sont obligées de vivre au restaurant, fit observer M. Lebert; vous avez annoncé des prix limites; je signale que les restaurateurs diminuent continuellement les portions et augmentent les prix. Il est nécessaire que le consommateur en ait pour son argent.

M. Victor Boret déclara qu'il étudiait la question avec les présidents des corporations des restaurateurs et des hôteliers, et qu'il songeait aux prix fixes dans les restaurants.

Le débat fut clos par le vote d'un ordre du jour de confiance, présenté par M. Chastenet.

Séance le 31 mai.

Le charbon de cuisine

A Paris, les coupons de charbon « cuisine » pour les mois de juin et de juillet seront distribués aux mêmes dates et dans les mêmes locaux que les feuilles de tickets de pain aux chefs de ménage déjà titulaires d'une carte de charbon et sur présentation de cette carte.

Les quantités allouées correspondent au coefficient « cuisine » mentionné sur la carte de charbon.

La carte de tabac

M. Sergent, sous-secrétaire d'Etat aux Finances, vient de transmettre au ministre de l'Intérieur des instructions pour l'établissement de la carte de tabac.

M. Sergent a posé surtout en principe que la carte ne créera pas un droit à une ration fixe et ne sera délivrée qu'aux consommateurs de sexe masculin, âgés de plus de 16 ans. La vente des tabacs, cigares et cigarettes de luxe restera libre. Dans les localités importantes les intéressés devront faire choix de leur fournisseur, qui, au besoin, sera désigné d'office. M. Sergent cite comme un modèle ce qui s'est fait à Saint-Etienne, où fonctionne un type de cette carte très bien étudié.

NOUVELLES BRÈVES

La guillotine à Versailles. — On a exécuté, ce matin, à Versailles, le Belge Van der Massen, condamné à mort, le 29 avril dernier, par la cour d'assises.

LA CHAMBRE DISCUTE le privilège de la Banque de France

La Chambre a continué hier la discussion du projet de loi portant renouvellement pour vingt-cinq ans du privilège de la Banque de France.

Aux critiques apportées par les adversaires du projet, M. Laroche, député des Alpes-Maritimes, a opposé l'avis des chambres de commerce et des représentants officiels du commerce et de l'industrie, qui ont pu apprécier l'action de notre grand établissement national de crédit et affirmé qu'il avait fait tout son devoir pendant la guerre.

On avait parlé de bénéfices extraordinaires. M. Laroche a signalé que sur 351 millions de bénéfices bruts, réduits à 264 millions après déductions, réalisés en 1916 la Banque de France n'avait donné à ses actionnaires que 43 millions, dont 19 étaient à déduire comme résultant de son portefeuille personnel. Le surplus a été versé au compte d'attente qui, au lendemain de la guerre, servira à liquider la situation.

La Chambre a voté hier, d'autre part, une proposition de loi ayant pour but d'attribuer à la marine un contingent supplémentaire de croix de la Légion d'honneur.

La démonétisation des pièces à l'effigie de Napoléon III

Le Journal officiel publie ce matin un arrêté relatif à la démonétisation des monnaies divisionnaires d'argent à l'effigie de Napoléon III. Il y est stipulé que ces pièces seront échangées jusqu'au 31 juillet inclus, à la Caisse centrale du Trésor public; à la Recette centrale des finances, place Vendôme; chez les receveurs percepteurs; dans toutes les recettes et bureaux de poste de Paris et de la banlieue; dans les départements; à la caisse des trésoriers payeurs généraux, des receveurs particuliers des finances, des percepteurs, ainsi que dans toutes les recettes et bureaux de poste.

Bourse de Paris du 23 Mai 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	87 75	87 80	Obli. Fono. 1895	370	370 50
5 0/0 libéré	87 75	87 80	Obli. Fono. 1896	400	400
5 0/0 amort.	87 75	87 80	Obli. Fono. 1897	415	415
3 0/0	59 50	59 75	Obli. Fono. 1898	425	425
3 1/2	88 75	88 75	Obli. Fono. 1899	435	435
Tunisie 1892	327 50	328 50	Obli. Fono. 1900	445	445
Argentine 1896	355	360	Obli. Fono. 1901	455	455
Chili 1891	555	555	Obli. Fono. 1902	465	465
Uruguay 1891	382	382 75	Obli. Fono. 1903	475	475
Colombie 1891	275 50	271 75	Obli. Fono. 1904	485	485
Peru 1891	318 50	324	Obli. Fono. 1905	495	495
Inde 1891	300	305	Obli. Fono. 1906	505	505
Inde 1910 3/4	289 50	290	Obli. Fono. 1907	515	515
Inde 1912 3/4	283 25	283 50	Obli. Fono. 1908	525	525
Inde 1914 3/4	510	512	Obli. Fono. 1909	535	535
Inde 1916 3/4	40	40	Obli. Fono. 1910	545	545
Inde 1918 3/4	37 75	40 25	Obli. Fono. 1911	555	555
Inde 1920 3/4	32 40	33	Obli. Fono. 1912	565	565
Inde 1922 3/4	139 15	139 15	Obli. Fono. 1913	575	575
Inde 1924 3/4	59	59	Obli. Fono. 1914	585	585
Inde 1926 3/4	62 50	62 50	Obli. Fono. 1915	595	595
Inde 1928 3/4	402	404	Obli. Fono. 1916	605	605
Inde 1930 3/4	512	512	Obli. Fono. 1917	615	615
Inde 1932 3/4	86 25	86 50	Obli. Fono. 1918	625	625
Inde 1934 3/4	5205	5205	Obli. Fono. 1919	635	635
Inde 1936 3/4	780	780	Obli. Fono. 1920	645	645
Inde 1938 3/4	1065	1065	Obli. Fono. 1921	655	655
Inde 1940 3/4	1065	1065	Obli. Fono. 1922	665	665
Inde 1942 3/4	456	456	Obli. Fono. 1923	675	675
Inde 1944 3/4	318	320	Obli. Fono. 1924	685	685
Inde 1946 3/4	350	350	Obli. Fono. 1925	695	695
Inde 1948 3/4	214	213 50	Obli. Fono. 1926	705	705
Inde 1950 3/4	493	492 50	Obli. Fono. 1927	715	715
Inde 1952 3/4	339	338 50	Obli. Fono. 1928	725	725
Inde 1954 3/4	553	553	Obli. Fono. 1929	735	735

MARCHÉ EN BANQUE					
ACTIONS					
Banq. de France	127 1/2	127 1/2	Obli. Fono. 1895	370	370 50
Compt. d'Escompte	1065	1065	Obli. Fono. 1896	400	400
Crédit Lyonnais	1065	1065	Obli. Fono. 1897	415	415
Ind. Com. 1876	456	456	Obli. Fono. 1898	425	425
Ind. Com. 1891	318	320	Obli. Fono. 1899	435	435
Ind. Com. 1901	350	350	Obli. Fono. 1900	445	445
Ind. Com. 1911	214	213 50	Obli. Fono. 1901	455	455
Ind. Com. 1921	493	492 50	Obli. Fono. 1902	465	465
Ind. Com. 1931	339	338 50	Obli. Fono. 1903	475	475
Ind. Com. 1941	553	553	Obli. Fono. 1904	485	485

METALLS A LONDRES. — La tonne de 1016 kilos. Cuivre Chili, disponible, 110; livrable 3 mois, 110; Electrolytique, 123; Etain, comptant, 360; livrable 3 mois, 360; Plomb anglais, 29 1/2; Zinc, comptant, 54; Argent l'once, 48 d. 7/8.

L'UNITÉ DANS LA VARIÉTÉ

Des millions de souscripteurs, de tous les âges et de toutes les conditions, ont répondu depuis quatre ans aux appels financiers du pays. Nous disons depuis quatre ans. Les années ont la longueur de siècles, et combien peu se souviennent aujourd'hui qu'à la veille des hostilités l'emprunt 3 1/2 0/0 amortissable, émis jusqu'à concurrence de 850 millions de francs, avait pour principal objet de faire face aux dépenses nécessitées par le développement du matériel de guerre et l'application de la loi de trois ans.

De l'unité avec laquelle il a été répondu à ces appels financiers, nos ennemis ont été étonnés. « La France est le pays de la Rente », disait naguère M. Helfferich. Mais la Rente n'est pas une manne céleste qui tombe des nues. Il faut, pour la constituer, du travail, de l'ordre et de l'économie, et aussi toute cette ténacité que traduit aujourd'hui si bien le mot : Tenir.

C'est presque un truisme qu'écrire que les Français ont acquis des titres d'Etat par devoir. L'action de souscrire aux demandes du pays a été de tout temps érigée par eux en loi nationale impérative, une de ces lois qui n'ont pas besoin d'être écrites puisqu'elles sont gravées au cœur de tous.

Ils ont compris également que c'était là leur intérêt, immédiat et différé, direct et indirect : sauver le pays et sauver leur patrimoine; sauver leur patrimoine et le faire fructifier.

Et puis aussi, il faut bien le dire, les Français, qui, en dépit des légendes, haïssent les formalités, ont été séduits par la facilité avec laquelle on acquiert aujourd'hui des titres de Rente que l'Etat offre au public sous mille formes différentes, suivant des modalités qui affectent le montant du placement et la durée de l'engagement.

LE "TIP" remplace le Beurro

200, Pellerin, 82, r. Rambuteau (2^e et 1^{re} la 12^e la 13^e la 14^e la 15^e la 16^e la 17^e la 18^e la 19^e la 20^e la 21^e la 22^e la 23^e la 24^e la 25^e la 26^e la 27^e la 28^e la 29^e la 30^e la 31^e la 32^e la 33^e la 34^e la 35^e la 36^e la 37^e la 38^e la 39^e la 40^e la 41^e la 42^e la 43^e la 44^e la 45^e la 46^e la 47^e la 48^e la 49^e la 50^e la 51^e la 52^e la 53^e la 54^e la 55^e la 56^e la 57^e la 58^e la 59^e la 60^e la 61^e la 62^e la 63^e la 64^e la 65^e la 66^e la 67^e la 68^e la 69^e la 70^e la 71^e la 72^e la 73^e la 74^e la 75^e la 76^e la 77^e la 78^e la 79^e la 80^e la 81^e la 82^e la 83^e la 84^e la 85^e la 86^e la 87^e la 88^e la 89^e la 90^e la 91^e la 92^e la 93^e la 94^e la 95^e la 96^e la 97^e la 98^e la 99^e la 100^e la 101^e la 102^e la 103^e la 104^e la 105^e la 106^e la 107^e la 108^e la 109^e la 110^e la 111^e la 112^e la 113^e la 114^e la 115^e la 116^e la 117^e la 118^e la 119^e la 120^e la 121^e la 122^e la 123^e la 124^e la 125^e la 126^e la 127^e la 128^e la 129^e la 130^e la 131^e la 132^e la 133^e la 134^e la 135^e la 136^e la 137^e la 138^e la 139^e la 140^e la 141^e la 142^e la 143^e la 144^e la 145^e la 146^e la 147^e la 148^e la 149^e la 150^e la 151^e la 152^e la 153^e la 154^e la 155^e la 156^e la 157^e la 158^e la 159^e la 160^e la 161^e la 162^e la 163^e la 164^e la 165^e la 166^e la 167^e la 168^e la 169^e la 170^e la 171^e la 172^e la 173^e la 174^e la 175^e la 176^e la 177^e la 178^e la 179^e la 180^e la 181^e la 182^e la 183^e la 184^e la 185^e la 186^e la 187^e la 188^e la 189^e la 190^e la 191^e la 192^e la 193^e la 194^e la 195^e la 196^e la 197^e la 198^e la 199^e la 200^e la 201^e la 202^e la 203^e la 204^e la 205^e la 206^e la 207^e la 208^e la 209^e la 210^e la 211^e la 212^e la 213^e la 214^e la 215^e la 216^e la 217^e la 218^e la 219^e la 220^e la 221^e la 222^e la 223^e la 224^e la 225^e la 226^e la 227^e la 228^e la 229^e la 230^e la 231^e la 232^e la 233^e la 234^e la 235^e la 236^e la 237^e la 238^e la 239^e la 240^e la 241^e la 242^e la 243^e la 244^e la 245^e la 246^e la 247^e la 248^e la 249^e la 250^e la 251^e la 252^e la 253^e la 254^e la 255^e la 256^e la 257^e la 258^e la 259^e la 260^e la 261^e la 262^e la 263^e la 264^e la 265^e la 266^e la 267^e la 268^e la 269^e la 270^e la 271^e la 272^e la 273^e la 274^e la 275^e la 276^e la 277^e la 278<

CORPS DIPLOMATIQUE

— L'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République Argentine en France et Mme Marcelo de Alvear recevront leurs compatriotes et leurs amis le 25 mai, à l'occasion de l'anniversaire de l'Indépendance.

— S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, qui est en congé de deux mois, a quitté Londres ainsi que Mrs Page, et passera cette période à la campagne.

— S. G. Mgr Marchetti, intendant au Venezuela, est parti dans la direction de Vintimille pour s'embarquer en Espagne. Le bateau qui le transportera battra pavillon pontifical.

Mgr Marchetti représentait précédemment le Vatican à Berne.

CERCLES

— M. Pierre Drouin, sous-lieutenant d'artillerie, présenté par M. Georges Drouin et par M. G. Gavoly, a été admis membre permanent au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique.

— L'American Club de Paris a offert hier un déjeuner en l'honneur de S. Exc. lord Derby, le nouvel ambassadeur britannique à Paris.

Le président de l'American Club, M. Lawrence W. Bennett, a prononcé un discours de bienvenue, auquel s'est associé S. Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis.

Lord Derby y a répondu en termes très sympathiques.

NAISSANCES

— La comtesse René de Bourmont, veuve du capitaine, tué au champ d'honneur, vient de donner le jour à un fils.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle Suzanne de Fraissinette, fille de M. René de Fraissinette, inspecteur de compagnie d'assurances, et de Mme, née Albanel, avec M. Henri Villot, médecin aide-major à l'armée française d'Orient, fils de M. Gabriel Villot et de Mme, née de Billot, décédée.

MARIAGES

— Hier a été célébré, à 1 h. 1/2, en l'église de l'Etoile de l'avenue de la Grande-Armée, le mariage du vicomte Jean de Maupeou, lieutenant au 33^e régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils du comte de Maupeou, et de la comtesse, née Hartmann, avec Mlle Agnès Mallet, fille de M. Frédéric Mallet, et de Mme F. Mallet, décédée. La bénédiction nuptiale a été donnée par le pasteur Jean Monnier, aumônier militaire.

Les témoins du marié étaient : le colonel Le Gouvello, commandant la 3^e brigade légère, et M. André Hartmann, son oncle. Ceux de la mariée, la comtesse d'Hauteville, sa tante, et M. François Mallet, son frère.

DEUILS

— Les obsèques de M. Gordon Bennett, directeur du New-York Herald, ont été célébrées hier matin, à onze heures, en l'église américaine de l'avenue de l'Alma, en présence d'une nombreuse assistance.

Le président de la République était représenté par le capitaine de frégate Portier, de sa maison militaire. M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, S. Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis en France, étaient aux premiers rangs de l'assistance.

Le syndicat de la Presse parisienne était représenté par une délégation composée de M. Jean Dupuy, sénateur, président; de M. Arthur Meyer, trésorier; de M. Georges Berthoulat, secrétaire, et de M. Prestat, président du conseil d'administration du Figaro. MM. Louis Barthou et Paul Strauss, présidents, et les membres des bureaux représentaient les associations des journalistes parisiens et des journalistes républicains.

Le deuil était conduit par Mme Gordon Bennett, veuve du défunt; par MM. de Reuter, ses beaux-frères, et par la rédaction et l'administration du New-York Herald.

Dans l'assistance : duc de Talleyrand, duchesse de Camasra, duc et duchesse de Montmorency, marquis et marquise de Ganay, prince et princesse Aymon de Faucigny-Lucinge, sir Henry et lady Austen Lee, marquis de La Fayette, comte d'Ormesson, M. Vesnitch, ministre de Serbie, marquis et marquise de Dion, M. et Mme Georges Munroë, baron Ed. de Rothschild, M. Herbert Adams Gibbons, marquis et marquise de Cheigné, M. Jean Mackay, baronne Merlin, comte Joseph de Gontaut, commandant marquis de Beauvoir, M. Charles de Rouvre, comte Fleury, comte de Gabric, baron Alex. de Neuville, comtesse Adhémar de Cheigné, bâtonnier Raoul Rousset, M. André Lehideux, M. René Maizeroy, comte G. de Boisgélain, miss E. M. Philipps, baronne de Gunzburg, vicomte et vicomtesse de La Redorte, comte d'Autichamp, général Chabaud, princesse Léca Colonna, M. et Mme de La Lombardière, baron Th. de Berckheim, M. Jean Béraud, comte de Chazelle, etc...

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Passy.

— Le Souvenir français a fait célébrer hier, en l'église Saint-Augustin, une messe de Requiem à la mémoire des soldats et marins français et alliés morts pour la patrie.

Aux premiers rangs de l'assistance, très nombreuse, on remarquait Mme Raymond Poincaré, le commandant Nazareth, représentant le président de la République; le capitaine Agostini, représentant le président du Conseil, ministre de la Guerre; le général Pau; le médecin inspecteur Viry; le colonel Fourcault, commandant la place belge de Paris, etc.

L'oraison funèbre a été prononcée par Mgr Julien, évêque d'Arras, qui a ensuite donné l'absoute.

Nous apprenons la mort : De Mme Arthur d'Etiolles, veuve du lieutenant de vaisseau, décédée en Languedoc. Elle était la mère de M. Henri d'Etiolles, de M. René d'Etiolles, et de Mlle Sarah d'Etiolles;

De Mme Camille Groult, décédée en son hôtel de l'avenue Malakoff. Elle était la veuve du grand industriel qui réunissait la célèbre collection de tableaux et de tapisseries universellement connue, et laisse un fils, M. Jean Groult; un gendre et une fille, le capitaine et Mme Charles Talansier. Elle était la sœur de Mme Froment-Meurice;

Du marquis de Saint-Vincent-Brassac, décédé subitement à Toulouse;

De Mme de Magy, née de Moréat, femme du lieutenant-colonel de Magy, du 5^e chasseurs, décédée à Dijon.

« Ça, c'est jolii ! Tout est jolii ! » Jolis salons, jolis chapeaux, voilà ce qu'il faut aller voir chez Sylène, Modes, 11, rue Lafayette, et vous en serez ravies.

ADVIENNE que pourra ! Je ne descends plus à la cave. » Ainsi en avait décidé avant-hier soir une aimable locataire de ma maison, qui habite l'entresol et qui a la gentillesse de m'ouvrir, les soirs de gothas, son appartement. Jusqu'à présent, elle m'y laissait seule, sous la protection d'une domestique fidèle qui a, comme moi, l'horreur du sous-sol. Ma voisine est donc restée chez elle, et nous sommes demeurées là, l'oreille tendue à la musique des tirs de barrage qui faisaient rage au-dessus de nous.

On a bavardé d'abord un peu. Puis, comme la musique s'obstinait — avec des hauts et des bas, des ralentissements, des recrudescences — on a tâché de sommeiller. C'était impossible. Et je vis bientôt que, secrètement, la même petite curiosité nous travaillait : un irrésistible besoin de savoir et de voir... Car, au-dessous de la canonnade, la rue n'était pas silencieuse tout à fait. Tantôt, c'étaient des pas pressés qu'on entendait sur le trottoir; tantôt, des pas lents de flânerie, qu'accompagnaient des bruits de conversation tranquille. Nous pensions : « Il y a donc des gens qui circulent quand même ? » Et nous avons, après avoir éteint la lampe, entr'ouvert les rideaux, puis la fenêtre, puis les volets.

La nuit était claire et tiède, et nous nous aperçûmes que beaucoup de Parisiens avaient eu la même curiosité que nous... A droite, à gauche, aux étages inférieurs, on discernait des formes noires, on entendait des bruits; de temps en temps, une voix d'enfant, un rire; en face de nous, sur la terrasse basse d'un petit hôtel particulier, une famille était assemblée et prenait le frais... Mais nous allions jouir d'un spectacle bien plus curieux encore.

Les canons s'étaient tus... Alors on vit sortir d'une maison deux personnes. L'une d'elles s'était baissée, ramassait quelque chose, et j'entendis ce cri : « Un éclat d'obus ! » Cela, c'était, en effet, la trouvaille heureuse ! Deux ou trois autres formes noires apparaissent bientôt; puis d'autres encore, et le bruit des appels, des rires fait sortir des caves des familles, des groupes qui se communiquaient la bonne nouvelle et cherchaient des éclats d'obus dans les ténèbres, en attendant la berloque ! Au bout d'un quart d'heure, la rue présentait un aspect inouï. De ma fenêtre on n'apercevait que des dos baissés, des mains tendues qui cherchaient, ramassaient, en promenant la lampe de poche sur le pavé où semblaient errer mille taches de lumière. Un gamin se mit à chanter Madelon... Et puis, brusquement, le chœur des cloches l'accompagna.

En vérité, Paris continue de se tenir assez bien.

SONIA.

Tapisseries

M. Armand Dayot a proposé qu'on fit exécuter aux Gobelins des tapisseries d'après les sublimes compositions de Puvion de Chavannes. Ce serait un moyen de garder le souvenir de celles qu'un incendie ou un bombardement pourrait détruire. Le danger couru par celles qui ornent le musée d'Amiens prouve l'opportunité de cette idée.

M. Léon Bonnat a aussitôt fait savoir qu'il donnerait toutes facilités pour qu'on reproduisit en haute lisse la divine scène qui rayonne dans l'escalier de son hôtel, rue de Bassano.

C'est, en effet, le chef-d'œuvre de Puvion de Chavannes. Sur une colline plantée d'orangers se reposent des femmes d'une divine beauté. Elles rient à de robustes enfants nus qui luttent ensemble avec ardeur. Et des adolescents à la noble démarche vont porter à des barques des corbeilles pleines de fruits d'or.

Il n'est rien de plus radieux. C'est intitulé : *Deux Pays*.

Puvion de Chavannes trouva cette admirable page contre un beau portrait que trace, d'après lui, le peintre altière des personnages officiels.

M. Léon Bonnat est un fervent adorateur de Puvion de Chavannes. Il s'incline humblement devant le génie de ce maître. Quand on va lui rendre visite, après qu'il a montré ses propres travaux à ses hôtes, il s'excuse de les avoir trop longtemps arrêtés devant ses œuvres. Il les conduit

jusqu'à son escalier et, finement, il leur dit :

— Regardez mon Puvion de Chavannes; regardez-le amoureux, dévotement. Et cette joie vous dédommagera d'avoir vu des tableaux de Monsieur Bonnat.

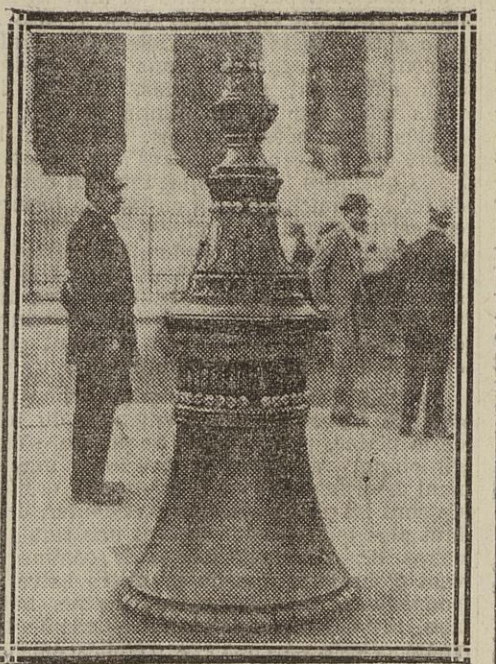
La modestie est la parure du vrai mérite.

Signes lumineux

Les services techniques de la Ville de Paris viennent d'avoir une initiative qu'on peut imaginer aisément personnelle.

Pour refléter des lumières qui n'existent pas, ils ont ceint les candélabres des refuges de cabochons métalliques.

Cela servira probablement à peu de



LA CEINTURE QUI RELUIT

chose : c'est du moins un joli geste d'ornementation.

Voilà donc qui va presque des mieux. Mais à quand les plaques lumineuses, qui indiqueraient le nom des rues ? Cette innovation serait encore plus utile que celle dont on vient de prendre l'initiative.

A quand les listes lumineuses des abris disponibles dans chaque rue et dans les parages immédiats ?

A quand les lanternes qui signaleraient les abris ?

A vrai dire, un petit nombre de ces lanternes ont été posées. Mais il s'en faut de beaucoup que tous les abris soient ainsi désignés aux passants surpris par les alertes.

Les services techniques de la Ville de Paris paraissent pleins de bonne volonté, mais ils sont lents.

EN LIAISON

Je me figurais, ignorant que j'étais, la déesse Némésis comme une divinité au visage irrité, au regard terrible. Elle symbolisait à mes yeux la vengeance et ses joies affreusement délicieuses.

Mais j'ai lu le très beau roman de M. Paul Bourget, et je sais maintenant que ce mythe est bien plus délicat et bien plus élevé. Némésis est la déesse qui ne veut pas qu'on passe les bornes, tout simplement. Si un homme est trop heureux, par exemple, trop insolent, trop continuellement heureux, Némésis se manifeste bientôt, et lui envoie quelque catastrophe, afin de lui apprendre à ne pas faire ainsi scandale par sa chance infatigable : et, subitement, le voilà impliqué dans une hideuse affaire de fraudes militaires ou de commerce avec l'ennemi.

Un autre devient-il vraiment trop riche ? Némésis le frappe bientôt d'une merveilleuse stupidité, le rend amoureux d'une femme douée d'une immense famille, ou encore lui communique le goût invétéré du baccara.

Un troisième se porte-t-il exagérément bien ? Némésis lui suscite sans tarder quelque eczéma invincible, ou des rages de dents qui ne s'arrêtent plus.

Némésis veut qu'on soit modéré. Elle oblige les personnes d'un génie grandiose, et qui pensent trop, à faire tôt ou tard des prédictions touchant la guerre ou la politique, et par conséquent à dire fatalement des bêtises. Etc...

Pendant que nos soldats héroïques se battent, je rentre bien tranquillement au logis, moi, après ma petite promenade du matin ; or, c'est Némésis qui m'impose alors de payer vingt sous un œuf minuscule, et deux cents francs un jambonneau. Inclignons-nous.

Venant d'écouter voluptueusement le rossignol et les fontaines du parc, dans la nuit pure, j'entends brusquement la sirène, les avions, puis tous les carreaux, toutes les porcelaines, toutes les ardoises de ma maison qui dégringolent : Némésis l'exige ainsi.

Avant bien diné, bien bu, bien ri, j'arrive du théâtre, et trouve chez moi un petit mot m'avertissant que ma femme vient de partir en voyage, en compagnie d'un de ses fils, permissionnaire et fort joli garçon : que Némésis soit bénie !... Mais, tout de même, que le diable l'emporte ! — MARCEL BOULENGER.

Autour de deux fauteuils

Depuis M^r Bardoux, à qui succéda Henry Roujon, qui vient de remplacer M. Louis Barthou, l'Académie, qui flirte toujours avec le barreau, n'a plus de bâtonnier.

Naturellement, à distance de la Coupole, on donne comme certaine l'élection de M^r Cheu au fauteuil du marquis de Vogüé. Pronostic un peu simpliste.

On oublie que l'Académie pourrait très bien avoir un autre bâtonnier, quand M. Poincaré, après son septennat, retournera au Palais.

Et puis, deux des dernières élections indiquent que nos Immortels ont repris le goût des pures lettres. Or, l'un des concurrents de M^r Cheu est M. Paul Adam. Quant au fauteuil du marquis de Ségur, M. Emile Picard ne le tient pas encore ; Berthelot était comme lui secrétaire perpétuel des Sciences lorsqu'il se présenta pour la première fois à l'Académie française, et il échoua.

Sous la Coupole, on est tenté de reprocher à M. Picard d'être arrivé un peu tard pour réclamer une place parmi les candidats, depuis longtemps inscrits, au fauteuil de Ségur, alors surtout qu'il était déjà de la maison.

On n'y oublie pas les absents, ceux qui ne peuvent faire ni visites, ni campagne, parce qu'une autre campagne les retient depuis quatre ans loin de l'Institut. Leurs titres plaident d'ailleurs assez éloquentement pour ces absents. M. Robert de Flers n'est pas le concurrent le moins dangereux de M. Emile Picard.

Mauvaise graine

La statistique fournit sur la baisse de la natalité et sur la mortalité infantile en Allemagne des précisions que les journaux d'outre-Rhin enregistrent avec anxiété.

Dans les trois premières années de la guerre, un déficit de 2.000.000 de naissances fut constaté sur le total des trois années précédentes.

En comparant l'année 1916 à celle de 1913 on constate une différence de 40 % dans la natalité.

La mortalité infantile s'accroît très rapidement pendant les premiers mois de la guerre ; mais des œuvres et des campagnes très actives réussissent à l'enrayer quelque peu.

Des discussions se sont élevées en Allemagne au sujet des enfants nés pendant la guerre.

Un médecin de Charlottenbourg prétendit avoir observé un type spécial, produit de notre époque troublée ; non pas précisément malade, mais chéti, rabougri, arriéré, avec la figure ridée des vieillards, nerveux, sujet à des mouvements automatiques. La question fut débattue dans la presse, mais la plupart des médecins attribueront la nervosité malade des enfants à la pauvreté des mères et à l'insuffisance de la nourriture.

LE PONT DES ARTS

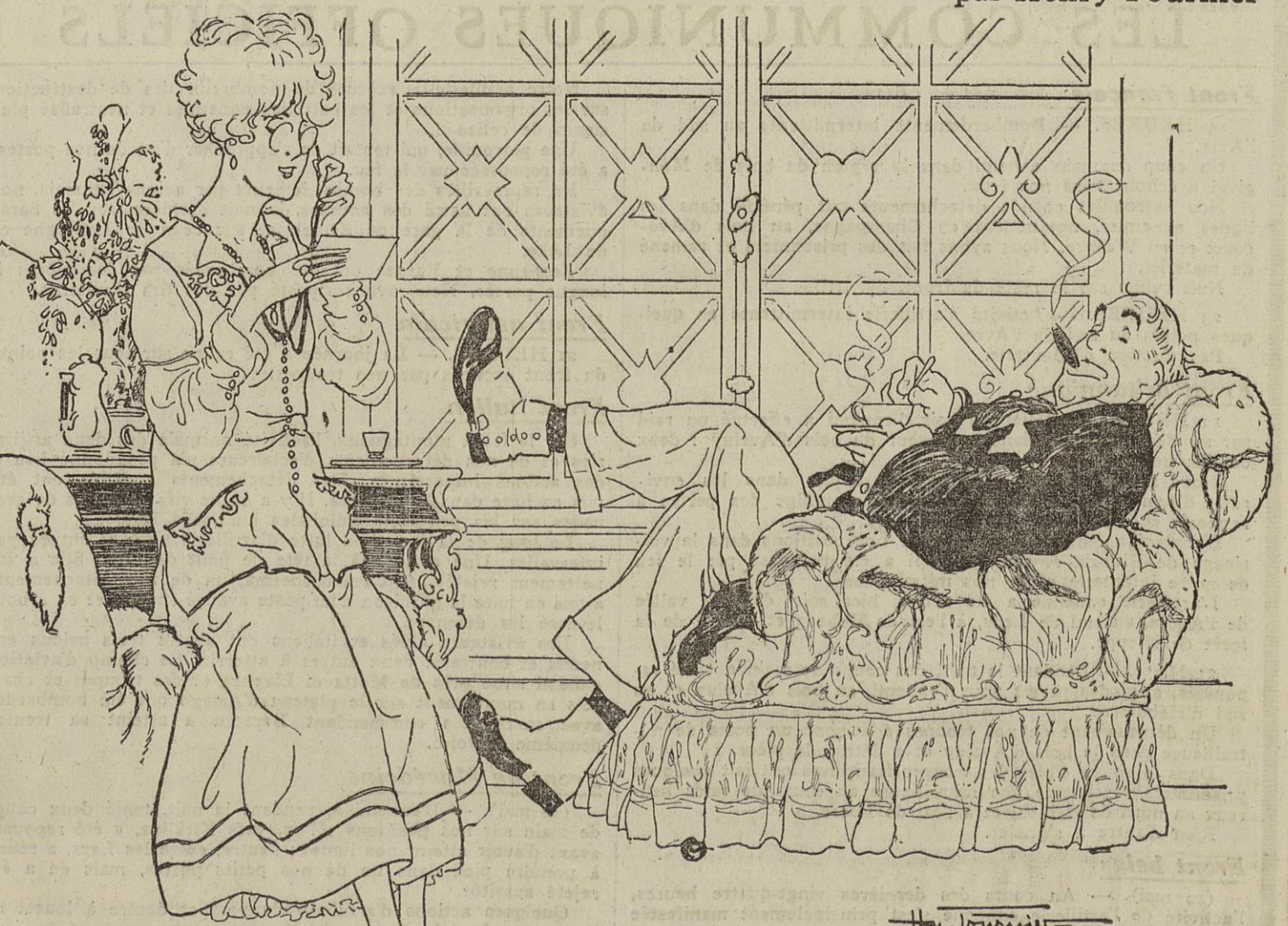
La revue la Mouette publie, dans son dernier numéro, un sonnet inédit de M. Henri de Régnier.

La Revue des Deux Mondes, après un longue résistance, renonce à supprimer le 1^{er} des mois en arts et en lettres. Elle écrira dorénavant comme tout le monde combattants et non combattants.

De M. André Lebey, député et poète délicat, paraîtra bientôt un livre de vers, *Coiffes étoilées*.

LE VAILLEUR.

INVITATION



par Henry Fournier

« Surtout n'oubliez pas les cartes...
— Ah ! ces bridgeurs !
» ... de pain, de sucre, de viande, etc., etc. »

LES CONTES D'EXCELSIOR

BRIGITTE CHEZ SA MÈRE

PAR

PIERRE VALDAGNE

La confession de Simone

Mme Mouette a mis Brigitte au courant de choses extraordinaires qui se sont passées jour du lit et de la prétention de Simone de se faire épouser par M. Arthur Gratte. Elle n'en a pas cru ses oreilles. Elle a dû d'interdire M. Gratte à venir la voir, afin d'éviter de lui quelques éclaircissements.

On introduit le visiteur, que l'aspect de Brigitte suffit toujours à troubler.

ARTHUR GRATTE (baisant la main de Brigitte). — Vous me voyez trop heureux, chère madame...

BRIGITTE (qui voit parfaitement l'attention contenue du brave homme, et s'amuse à être coquette). — Eh bien, monsieur Gratte..., vous avez donc noncé à me faire la cour ?

M. GRATTE (désarçonné par la querelle de l'attaque). — Mais... chère dame... Enfin... C'est-à-dire que, proprement parler, je n'aurais pas osé vous faire la cour...

BRIGITTE (coquette). — J'avais cru...

M. GRATTE. — Certainement, je ne peux pas vous dissimuler que l'impression que vous m'avez causée... infiniment respectueuse, je tiens à vous le dire...

BRIGITTE (ironique). — Bien sûr ! Tout de même, cette impression-là a été remplacée par une autre m'a-t-on dit !...

M. GRATTE (toujours troublé). — Mais quelle autre, grand Dieu !

BRIGITTE (qui a envie de rire). — Cher monsieur Gratte, ne me faites pas de cachotteries ! Il paraît que vous avez l'intention d'épouser ma petite sœur Simone !

M. GRATTE (soulagé). — Ah !... chère madame ! Comme vous m'avez fait peur ! C'est vrai... oui... c'est vrai ! J'avais oublié cette histoire ! (Il se met à rire). En vérité, cette délicieuse, cette charmante enfant qu'est votre sœur s'est amusée, l'autre jour, dans un mouvement d'espièglerie...

BRIGITTE. — Espièglerie?... Etes-vous sûr ?

M. GRATTE (riant encore). — Vous ne pensez pas, je suppose, que la démarche de Mlle Simone ait été sérieuse !

BRIGITTE (ironique). — Hé ! Hé !...

M. GRATTE. — Ne dites pas une chose pareille, chère madame, ou je croirais que vous voulez vous moquer de moi !...

BRIGITTE. — Et pourquoi donc ? Vous êtes un homme charmant !

M. GRATTE (très rouge). — Madame...

BRIGITTE. — Vous occupez à Paris une situation fort brillante...

M. GRATTE. — Madame...

BRIGITTE. — Vous êtes un parfait homme du monde...

M. GRATTE. — Madame...

BRIGITTE. — Et personne ne sait exactement ce qui se passe dans l'esprit d'une jeune fille...

M. GRATTE (qui, peu à peu, reprend son calme). — Chère madame, mon vœu le plus cher est que vous ayez l'opinion favorable — bien trop favorable ! — que vous venez d'exprimer à mon sujet.

BRIGITTE. — Je l'ai, soyez-en certain !...

M. GRATTE. — Mais je sais, moi, combien il faut en rabattre ! Je ne suis pas encore un vieillard ; cependant la vie a eu le temps de m'apprendre à éviter les postures trop ridicules. Je serais infiniment ridicule en prenant au sérieux la boutade de Mlle Simone. Votre mère, Mme Mouette, elle-même...

BRIGITTE. — Je sais que ma mère, après un premier mouvement de stupeur, n'a pas pris la chose très au sérieux...

M. GRATTE. — Vous voyez bien !...

BRIGITTE. — Oui... mais vous me permettez de n'être pas tout à fait de son avis. J'ai mes petites idées sur l'incident. Faites-moi donc l'amitié de me dire comment les choses se sont passées.

M. GRATTE. — Je ne demande pas mieux ! Et vous allez voir qu'il n'y eut qu'il ne put y avoir... de la part de Mlle Simone qu'un grand désir de s'amuser. J'étais, à ce moment-là, à votre buffet, à votre excellent buffet ! Je buvais je ne sais plus trop quoi...

BRIGITTE. — Etait-ce passable, au moins ?... Les ravissements sont si difficiles pendant la guerre !

M. GRATTE. — Excellent ! Excellent ! J'étais donc au buffet, je venais d'avoir le plaisir de causer un instant avec vous, un court instant... un trop court instant !...

BRIGITTE (coquette). — Ah !... cher monsieur Gratte, voilà que, de nouveau, vous devenez aimable !...

M. GRATTE. — C'est à ce moment-là que je vis arriver de mon côté Mlle Simone, que me parut fort aimée.

BRIGITTE. — Vous avez remarqué que ma sœur était fort aimée ?

M. GRATTE. — Oui... Ses yeux brillaient beaucoup. Je ne m'en étonnais pas. Il y avait autour d'elle du bruit, du mouvement, des jeunes femmes élégantes, des uniformes glorieux... C'était de quoi faire tourner un peu la tête à une jeune fille privée, depuis la guerre, de tous les plaisirs de son âge.

BRIGITTE. — Je n'y contredis pas ! Pourtant, comment Simone a-t-elle pu, à ce buffet, en arriver aussi vite à ces propositions matrimoniales ?

M. GRATTE. — C'est ce qui vous prouve l'espièglerie, la fantaisie endiablée de votre sœur. Tout en riant, elle venait de me dire : « Moi, je suis sûre que je

MALACEINE
POUDRE DE RIZ

LA SEMAINE ÉLÉGANTE

LES ROBES LÉGÈRES DANS LES COLLECTIONS. — LE COSTUME EN VOGUE HABILLE LES FEMMES COMME D'UN UNIFORME. — LA BANALITÉ DU GILET DE PIQUÉ BLANC. — LES SOIERIES SOUPLES GENRE FOULARD SONT EN VOGUE. — LES TISSUS IMPRIMÉS, LE PONGÉ, LE GARNI DE PIQUÉS. — LE CREPE GEORGETTE, LE TUSSOR ET LA TOILE D'AVION. — CEINTURES ET GARNITURES DE RUBAN.

Les robes légères sont très nombreuses cette saison dans toutes les collections ; malheureusement on ne peut guère songer à les porter ici où il y a guère de réunions mondaines. Les robes de couture qui vont s'installer à Biarritz, à Aix-les-Bains ou à Deauville en attendant de fort séduisantes, et sous le soleil des plages ou dans le cadre de verdure des jardins elles vont paraître d'une fraîcheur charmante.

Nous regrettons qu'un peu de leur fantaisie ne vienne pas modifier le costume que les quarts des femmes portent ici en ce moment. On a dit et redit que la simplicité était l'élegance actuellement, et il serait évidemment de mauvais goût de se parer de robes de mauvais goût ou de se coiffer de chapeaux excentriques. Mais il est tout de même un peu lassant de voir en moins d'un quart d'heure une vingtaine de femmes habillées de la même manière : canotier de paille naturelle à ruban noir, tailleur ouvert sur l'inévitable gilet de piqué blanc. Un peu plus de diversité dans le détail ou la blouse ne gâterait certainement pas l'ensemble.

Pourquoi celles qui portent des blouses par exemple ne peuvent-elles les choisir autrement que de ce ton corail, très joli certes, mais bien un peu monotone ? Il y a des tons si nombreux, si variés, si agréables !

Il faut se défier des choses très à la mode quand on n'a pas un choix de robes permettant de changer fréquemment et d'abandonner un costume quand on le voit partout.

Pour les robes habillées, le foulard — et en général toutes les soieries souples — est en vogue cette saison ; il rivalise avec les tissus de coton, crêpons brykbyk ou voiles de Ceylan, dont les fabricants ont tiré des effets amusants et variés. Les étoffes de coton dignes autrefois comme d'une matière commune sont aujourd'hui aussi séduisantes que le tissage et comme teinte que les soies de soie. Elles ont cet aspect sans prétention que nous recherchons dans toute la mode.

Les foulards, les crêpes de Chine imprimés se mélangent très heureusement aux autres tissus unis. Il y a chez Jenny, par exemple, plusieurs robes de ce genre sur lesquelles une ceinture de ruban d'un coloris chatouille fait toute la garniture. Le pongé rayé ou quadrillé de piqués est également très agréable pour les robes légères. Le crêpe Georgette ne voit pas sa vogue s'atténuer.

JEANNE-FARMANT.



Robe de crêpe Georgette bleu, pâle, voilée d'une tunique en crêpe mauve garnie de rangées de perles de cristal. La manche est ouverte sur le dessus en un mouvement très nouveau. Ceinture en ruban.

Robe de gros tussor de deux tons ; un tussor rose forme presque toute la robe, il est brodé de soie bleue ; les manches et la ceinture sont en tussor bleu également, brodé au point de croix de soie bleue et de perles.

Robe de diacrêpe corail. La tunique est ouverte devant sur une seconde robe plissée, faite de bandes de tulle brodé du même ton que le crêpe. Ceinture de ruban. Cravate collerette en tulle tabac blond comme le chapeau.

Robe de voile de soie marine. Le panneau faisant tablier est en large ruban marine, terminé par une frange assortie. L'écharpe qui forme ceinture et se noue de côté est également en ruban de satin marine.

Robe de shantung teinte ambre brodé de motifs en petites perles. La tunique, plus courte devant qu'à l'arrière, laisse voir une sous-jupe en voile broché. Cravate de ruban. Chapeau de laffetas tête de nègre.

Une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

Le PAVILLON BLEU

HOTEL-RESTAURANT A SAINT-CLOUD est toujours ouvert

Son élégante clientèle y réside, déjeune et dîne à l'ombre des arbres du beau parc de Lenôtre, sans soucis des gothas. — Téléph. 23. — Garage

Simone (à Brigitte). — Ah ! ah ! ah !

M. GRATTE. — Est-ce que ce détail a une importance ?

BRIGITTE. — Il en a une très grande ! me confirme dans ce que je pensais !

SIMONE n'a pas agi par gaminerie, cher monsieur Gratte ! Simone a parfaitement voulu que vous l'épousiez !

M. GRATTE. — C'est impossible !

BRIGITTE. — Oh ! je ne vous assure pas que ce désir-là se serait prolongé bien longtemps.

M. GRATTE (souriant). — Ne me dites pas, chère madame, de choses trop désagréables !

BRIGITTE. — Dieu m'en garde !... Mais au moment où Simone a voulu que vous demandiez sa main, elle était sincère.

M. GRATTE. — Un moment de folie, alors ?

BRIGITTE. — Non. Un moment de dépit.

M. GRATTE (surpris). — Allons donc !

BRIGITTE. — Nous allons en avoir la preuve. Je vais faire venir Simone et nous la ferons parler.

Brigitte a fait prévenir Simone qu'elle désirait causer avec elle, et Simone arrive bientôt après. Elle a, en entrant, sa figure éveillée et joyeuse. Mais dès qu'elle aperçoit M. Gratte elle se trouble.

BRIGITTE (prenant un air solennel). — Ma chère Simone, j'ai appris que tu avais le désir d'épouser notre ami, monsieur Arthur Gratte.

SIMONE (effarée). — Mais...

BRIGITTE (continuant). — Et, comme

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

BRIGITTE (empêchant M. Gratte de répondre). — Je viens de te le dire !

SIMONE. — C'est que... C'est que c'est à maman qu'il faut demander ma main, monsieur, si vous en avez envie !

BRIGITTE (sévère). — Pardon ! Je suis ta sœur aînée ; j'habite ici depuis la guerre, et il me semble que j'ai bien un peu voix au chapitre.

SIMONE (les nerfs tendus). — Oui, Brigitte !... Mais c'est maman qu'il faut voir d'abord (à M. Gratte). Et maman, elle, ne veut pas !

M. GRATTE (entraîné par son bon cœur, et mangeant le morceau). — Mademoiselle Simone, ne craignez rien ! Votre sœur veut vous faire enrager !

BRIGITTE (menaçant Gratte du doigt). — Ah ! vous me trahissez !

M. GRATTE. — Oui ! Parce que je ne veux pas faire peur à cette enfant !... Donc, mademoiselle Simone, soyez tranquille ! Votre mère ne veut pas que vous m'épousiez, vous non plus, moi non plus.

SIMONE (soulagée). — C'est vrai ? C'est bien vrai ?

M. GRATTE. — Et votre sœur non plus.

SIMONE (dont les yeux recommencent à rire). — Alors... tu as voulu me punir de mon inconscience de l'autre jour ?

BRIGITTE (sévère). — Oui, Simone ! As-tu réfléchi, depuis, à ta légèreté ?

SIMONE (baissant la tête). — Oui, et... je vous demande bien pardon, monsieur Gratte !

M. GRATTE (riant). — Il n'y a vraiment pas de quoi.

SIMONE. — C'est qu'à ce moment-là je ne savais plus bien ce que je faisais, voyez-vous !

BRIGITTE (ironique). — Tu avais bu trop de champagne ?

SIMONE. — Non ! Mais j'étais très malheureuse !

BRIGITTE. — Malheureuse ? Peut-on savoir pourquoi, mademoiselle ?

SIMONE. — J'aimerais mieux ne pas le dire !

une femme très gentille et que je n'aurais pas manqué de vous présenter.

— Eh bien, moi, je le dirai ! Et devant M. Gratte, encore ! Tu as obéi à un très vilain sentiment. Tu t'es crue très malheureuse parce que tu me voyais causer avec un jeune officier auquel tu t'intéresses beaucoup !

SIMONE (très rouge, à M. Gratte). — Vous avez demandé ma main à Brigitte ?

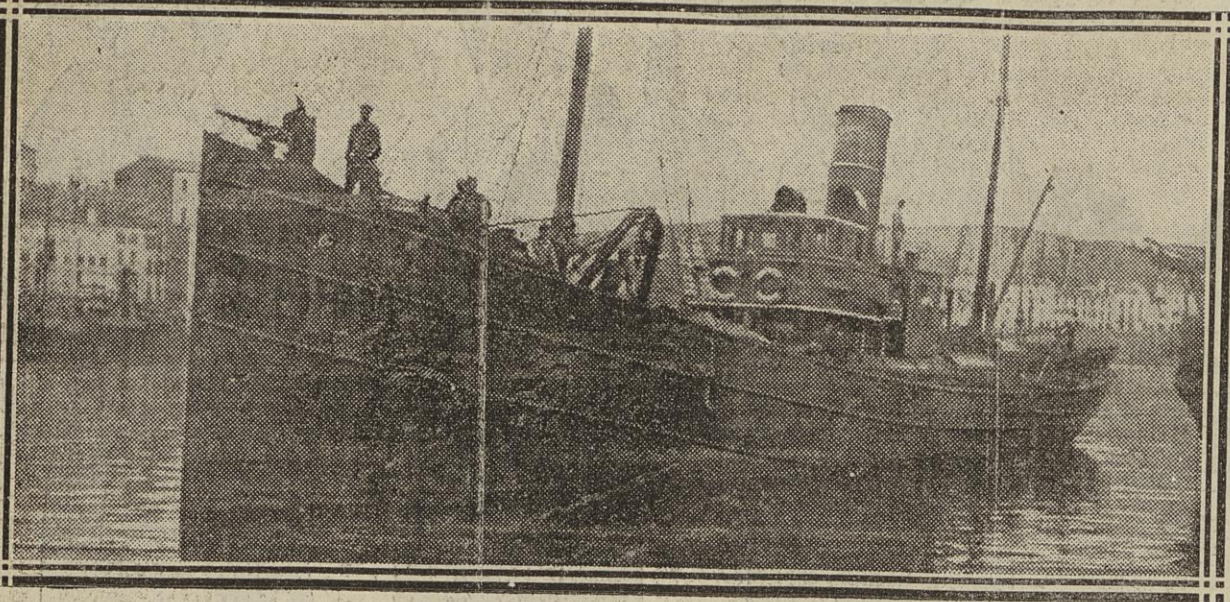
</

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS les plus élégants mobiliers
100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
ANTIQUITÉS

EXCELSIOR

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS les plus élégants mobiliers
100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
ANTIQUITÉS

L'«AILLY» QUI COULA LE SOUS-MARIN «U-C-35»



SON ÉQUIPAGE TOUT ENTIER A ÉTÉ CITÉ A L'ORDRE DE L'ARMÉE
L'amiral Lacaze, préfet maritime de Toulon, a remis la croix de guerre à Le Roux, Caron et Tanguy, qui commandaient l'«Ailly», le chalutier français dont nous avons relaté les exploits et qui coula le sous-marin «U-C-35» en vue des côtes de la Sardaigne.

LES FUNÉRAILLES DE M. GORDON BENNETT



ELLES ONT ÉTÉ CÉLÉBRÉES HIER AU TEMPLE DE L'AVENUE DE L'ALMA
Hier matin, à onze heures, ont été célébrées au temple protestant de l'avenue de l'Alma les obsèques de M. James Gordon Bennett, directeur du «New-York Herald». Toutes les personnalités du monde de la presse et les notabilités de la colonie américaine y assistaient.

PARIS EST BIEN RAVITAILLÉ EN POISSON



ARRIVÉE DES CAMIONS DE LA «MARÉE» AU PAVILLON DES HALLES
M. Victor Boret, ministre du Ravitaillement, a privé Paris de viande pendant trois jours, mais il a pris des mesures pour que le poisson ne nous fasse point défaut ces jours-là. Aussi, les trains de marée arrivent-ils réguliers et abondamment chargés.

UN INCENDIE FAIT 600 VICTIMES A SAIGON



UNE TRIBUNE DU CHAMP DE COURSES BRULE ET S'EFFONDRE
La ville de Saigon vient d'être endeuillée par un terrible accident qui a fait plus de 600 victimes. Une tribune du champ de courses a pris feu et s'est effondrée, entraînant dans sa chute les nombreux spectateurs qu'elle portait. Cette photo a été prise pendant l'incendie.

grammes réunissaient notamment les noms de Berlioz, Gounod, Bizet, Godard, Massenet, Saint-Saëns, Fauré, Vidal et Xavier Leroux. Parmi les œuvres de Louis Ganne les plus applaudies, citons la sélection de *Hans le joueur de flûte*, la *Marche des Alliés*, et un délicieux *Andante et Scherzo*, pour violon et orchestre, brillamment exécuté par M. Henry Wagemans. Mlle Odette Carlyle, cantatrice, et MM. Huberdeau et Couzinou remportèrent à ces concerts un éclatant succès, ainsi que Mlle Méaly, qui, dans des fragments d'œuvres d'Offenbach et dans son répertoire fantaisiste, fit acclamer sa verve entraînante et sa malice spirituelle.

M. Georges Lauweryns, aux «Concerts Modernes», nous fit entendre des œuvres de Saint-Saëns, Pierné, Henry Duparc, Chausson, Dukas, Rabaud, la suite symphonique de *Louise*, de Gustave Charpentier, et, comme œuvres nouvelles, une exquise *Melodia*, de M. Victor de Sabata, deux pièces brillantes de M. J. Rodine, *Rêve et Vision d'Espagne*, et une fort jolie *Réverie champêtre* de M. Gustave Graef. Aux mêmes concerts, le public acclama Mme Croiza, dans des œuvres de Saint-Saëns, Duparc, Fauré et Debussy. Signalons le vif succès de Mlle Berthe Hertzka, cantatrice, et de Mlle Simone, Germaine et Madeleine Lenglé, qui, accompagnées au piano par Mlle Pauline Lenglé, leur sœur, chantèrent à ravir des pages de Léon Moreau, Trémisot, Messager, et une mélodie inédite de M. Georges Lauweryns, *N'ayez pas peur*. Une autre exquise mélodie de M. Georges Lauweryns, *Madrigal*, fut expressivement chantée par Mlle Marie Charbonnel. Mlle Berthe Hertzka et Juliette Thévenet, harpistes, furent chaleureusement applaudies à ces «Concerts Modernes», au cours desquels il faut signaler de remarquables exécutions de musique de chambre, notamment d'œuvres de César Franck, Boellmann et Chopin, par MM. Henry Wagemans, violoniste, Umberto Benedetti, violoncelliste, et le magistral pianiste M. Georges Lauweryns.

GAUMONT PALACE
«BAL MASQUE EN MER»
Grand drame d'aventures avec Henriette Bonnard.
«LE CIRQUE A DOMICILE»
LES ANNÉES DE GUERRE
LES GAUMONT-ACTUALITÉS
Loc. 4, F. Forest, 141, Marcadet 16-73, ouverte vendredi, samedi et dimanche.

A L'OLYMPIA
Tous les jours
EN MATINÉE
FAUTEUILS : 1, 2, 3 fr.
ET EN SOIRÉE
MERVEILLEUX SPECTACLE
20 NUMÉROS
Aujourd'hui
PLUSIEURS DÉBUTS

LA JOURNÉE :
Opéra, relâche ; demain, 7 h. 30, *Rigoletto*.
Comédie-Française, 7 h. 45, *l'Étincelle*, le *Gen. d'ore* de M. Poirier.
Opéra-Comique, relâche ; demain, 1 h. 30, *Louise* ; 7 h. 30, *Mme Butterfly*.
Odéon, 7 h. 45, les *Femmes Bonshommes*.
Vaudeville, 2 h. 30, *Faisons un rêve* (dernière).
Variétés, 2 h. 30, *le Petit Sac* (général).
Parité-St-Martin, 8 h. 45, *la Flamée*.
Ambigu, 8 h. 30, *Quatre femmes et un caporal*.
Palais-Royal, relâche ; demain, 2 h. 30, la *Cagliostro*.
Châtelet, relâche ; demain, la *Course au bonheur*.
Antoine, 8 h. 30, M. Bourdin, *profiteur*.
Gymnase, relâche ; demain, 8 h. 45, *Petite Reine*.
Athénée, 8 h. 30, la *Dame de chambre*.
Renaissance, 8 h. 30, *le Coup de fouet*.
Trionon-Eyrique, relâche ; demain, 8 h. 30, *le Petit Duc*.
Edouard-VII, 8 h. 45, la *Folle nuit*.
Scala, 8 h. 30, *Amour et Cie*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *l'Expérience du docteur Lorde*.
Déjazet, 8 h. 15, *l'Enfant du miracle*.
Th. des Arts, 8 h., les *Cloches de Corneville*.

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la revue *Quand même !* 2 actes, 35 tableaux, 100 artistes.
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall, Match Delmarès-Sandrini.
Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Magnard dans la revue.
CINÉMAS
Gaumont-Palace, 8 h. 15, *Bal masqué en mer* et *le Cirque à domicile*.

PERDU mercredi 22, à Bellevue, traj. av. Mélanie, Odéon et gare, broche rosace oxyd. et bracelet en or. Rapp. 2, rue du Hameau, Bellevue, ou Paris, 20, rue Léon-de-Vinci. Récomp.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LOCATION DE MEUBLES
Installation complète à Paris et la campagne.
JANIAUD Jeune, 61, rue Rochefort, Paris.

TORPECO-LIMOUSINE Renault 4 cyl. 10 HP. Vie p. suite de départ, cour de l'Hôtel Drouot, 25 mai, 4 h. 1/2. Expos. av. la vente, M. René Lyon, c^o pr., 29, r. Le-Peletier.

RESTAURANT LEDOYEN
CHAMPS-ÉLYSÉES
EST OUVERT
Téléphone : Elysée 04.82.

FEMMES QUI SOUFFREZ
VOUS SEREZ SOULAGÉES & GUÉRIES PAR LES
PILULES VÉGÉTALES
DE L'ABBAYE DE CLERMONT
VÉRITABLE JOUVENCE
Renseignements & Brochure Gratuits
B. THÉZÉE A LAVAL (Mayenne)
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

GOUTTES DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIE
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, rue Vivienne, Paris.

GLYCOMIEL
Gélule à base de Glycérine et de Miel anglaise.
Souverain contre les rougeurs de la Peau.
Grand Tulle 175 francs, 37, r. Poissonnière, Paris.

SAVON de ménage «THE SWEETHEART»
postal 10 k. br. 27 f. 100 gare, px spéc. p. quant. Repr. dem. Ed. J. Pourpe, 130, r. Ferrari, Marseille.

AVOCAT 10fr. Consult. rue Vivienne, 51.
Paris. Divorce, Annulation, religieuse, Réhabilitation, à l'ordre de tous.
Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes (32^e année).

LES REPAS sur le FRONT
Maison Centenaire
Fondée par APPERT
en 1812
Chevallier-Appert
fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. Saveurs, ses plats chauds : Tournedos Rachel, Grenadins de Veau Nicoise, Champignons Chantilly.
Gros : 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e. Catal.-franco.

Crème EPILATOIRE Rosée
L'ÉPILIA du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend le poil mou et se détache. Flac. 6 fr. mand. ou timb. 10 fr. mandat. S. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris.

VOIES URINAIRES
Maladies de la PEAU
Prostate, Avarie, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Métrite, Périurésie, Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.
Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTON.
Grandes Cliniques universitaires.
Immunités contre pour la suite, dépourvus de traitement et la modicité de ses prix.
7 et 9, Cité Milton.
Dr. des Maladies de l'urine.
Ouvert tous les jours de 9 h. à 19 h.
Traitements par correspondance.

TOUT l'hypnotisme par l'ouïsme en tout, Noddy 0.20, F. Filidre, éditeur, Cosne (Allier).

GRAINS MIRATON
Un Grain assure effet laxatif
3^e CHATELGUYON 3

Pour la Femme
Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières, ou douloureuses, en avance ou en retard, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales, qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.
La Jouvence de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les élements nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.
La Jouvence de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer la Jouvence de l'Abbé SOURY en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies ; le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.
Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.
Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature MAG. DUMONTIER.
(Notice contenant renseignements gratuits.) 200

ANDRÉ CITROËN  **ACIER A COUPE RAPIDE**
INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR - 139 QUAI DE JAVEL PARIS "AC DOUBLE CHEVRON" LIVRAISON IMMÉDIATE